

Élisabeth Badinter

Marc Chabot

Numéro 6, printemps-été 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20934ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Chabot, M. (1982). Élisabeth Badinter. *Nuit blanche*, (6), 30–31.



Elisabeth Badinter

À Paris, le 19 juin 1981, il y avait un tout petit soleil et, pour dire la vérité, nous commençons déjà à regretter l'été québécois. Depuis notre arrivée il pleuvait presque tous les jours. Peu importe, nous avons rendez-vous avec Elisabeth Badinter et, en montant l'escalier pour se rendre à son appartement, nous nous disons qu'elle était probablement à se demander ce que sept Québécois, en stage de l'Office franco-québécois pour la jeunesse, pouvaient bien lui vouloir. Quand on a écrit une histoire de la maternité (L'AMOUR EN PLUS, Flammarion) on n'attend pas les pères dans son salon!!!

c'est le père qui va changer l'homme

L'amour en plus est, si l'on peut s'exprimer de cette manière, non seulement une histoire de la maternité mais par ricochet, une histoire de la paternité aussi. Les hypothèses faites sur les mères sont des pistes de recherche pour une histoire de la paternité aussi. C'est un livre qui me vaut beaucoup d'emmerdements.

En quel sens?

Dans tous les sens. Les groupes féministes les plus actifs ont trouvé que j'étais vendue à la cause masculine. Les historiens, qui raisonnent avec d'autres postulats que les miens, puisque je suis philosophe, continuent de croire en une sorte d'harmonie pré-établie entre les désirs de l'enfant et les besoins de l'extérieur, cet extérieur étant d'ailleurs restreint à la mère. Ce qui fait que je n'ai pas été entendue. Il y a même eu un colloque international de démographes récemment et certains d'entre eux ont pris pour cible *L'amour en plus*.

Ce que j'ai dit n'est pas encore très bien entendu. Ni par les féministes, ni par le reste d'ailleurs. Mais je continue à penser que ce sont les hommes qui sont les plus intéressants dans la vie et c'est ce que je travaille dans mon séminaire actuellement.

Je suis convaincue qu'à l'heure actuelle, en France, il y a une réaction des femmes militantes

que je qualifierais de régressive. Un grand nombre de femmes qui écrivent, qui expriment — et elles ont de l'importance même si elles ne sont pas nombreuses — ont tendance à faire retour sur leur ventre sous prétexte d'écologie. Retour sur leur spécificité féminine qui n'est, en réalité, que l'ensemble des caractères traditionnels qu'on a assignés aux femmes. Elles sont très fermées aux hommes, à tous les problèmes des hommes, elles s'en foutent, elles sont très agressives. Une peur panique que l'homme prenne leur maternité. Comme si, après avoir beaucoup milité et travaillé pendant plusieurs années, elles répliquaient: «Non, pas ça quand même». C'est ce que je sens un peu en France depuis quelque temps. Pas au niveau de l'opinion publique mais au niveau des femmes militantes.

Finalement, quels sont les problèmes qui vous intéressent le plus?

Un problème qui m'intéresse passionnément, puisque je travaille sur l'évolution de la famille depuis 1964, c'est la nécessité d'introduire dans nos recherches et nos pratiques la contraception masculine. Cela va bouleverser complètement les rapports hommes-femmes, et là, présentement il y a quelque chose de complètement tabou, refusé par le corps médical sur le simple aspect biologique, mais aussi par les femmes dans leur majorité. Pourtant c'est le seul moyen pour le moment de nous faire accéder à une égale responsabilité devant l'en-

fant et à une égalité de fait entre les hommes et les femmes. Si j'avais un pari à prendre, je dirais que ce sera le débat des années à venir.

Pour être plus schématique, il y a eu vraiment une pression des femmes sur les hommes et ils sont en train de se modifier. La preuve en est donnée par les groupes d'hommes qui remettent en cause la définition traditionnelle de la virilité. Ces hommes sont en train de changer, de «se féminiser» (pardonnez-moi l'expression), de reconnaître les valeurs traditionnelles féminines (la tendresse, la douceur, la non-agression), et en même temps, je les trouve dans une situation d'inégalité. Je regrette que les hommes abandonnent si systématiquement les valeurs masculines pour ne déclarer comme bonnes que les valeurs féminines. Je m'explique. Je ne vois plus ce que c'est que la virilité et la féminité. C'est d'ailleurs l'objet du séminaire que je fais actuellement. À part la différence biologique qui existe, je ne sais plus ce que c'est que la spécificité d'une femme et d'un homme. Mais je pense qu'il est très dangereux de valoriser les valeurs de l'un au détriment de celles de l'autre parce que c'est ancrer encore un peu plus l'idée de la femme traditionnelle dans les esprits. Pour moi, une femme n'est pas naturellement douce, tendre, non-agressive, ce sont des caractéristiques propres aux deux sexes. Je regrette que les hommes disent: «Nous, la virilité, nous la rejetons». Tout est dans les deux sexes.

C'est peut-être excessif ce que je dis, ce n'est pas prouvé, mais je regrette que le chemin vers l'androgynat soit rejeté. L'idée que nous sommes des êtres multiples ne peut pas faire son chemin, et c'est une perte pour l'avenir. On est encore dans l'idéologie du droit à la différence, donc nous cherchons des différences à tout prix. Mais la différence nous coupe de tous les autres. Les femmes avaient besoin au départ de cette idéologie, mais c'est plus restrictif et stérilisant que de dire «on est tout cela en même temps, chaque être humain est homme ou femme selon le temps...»

Mais en tenant un tel discours, ne niez-vous pas le fait que les femmes sont opprimées dans la société?

Il y a plusieurs niveaux quand on parle des femmes. Je parle ici des féministes militantes. Je trouve qu'elles ont bien changé leur condition, sinon celle des autres, et s'il est vrai que la majorité des femmes sont encore dans une situation terrible (au sein du travail, de la famille, etc...), je me permets de faire de la prospective. Peut-être que je me trompe complètement, mais ici, l'arrivée d'un gouvernement socialiste fera avancer les choses plus vite.

Pensez-vous qu'on puisse parler d'une oppression spécifique des hommes dans une société patriarcale?

Je ne sais pas. Les mouvements masculins sont tout récents, mais c'est tout de même important parce

que significatif. En luttant contre les valeurs traditionnelles masculines, je suppose que les hommes entrevoient des transformations de leur condition. Le plus difficile pour les hommes, n'est-ce pas encore d'expliquer le refoulé des valeurs féminines en eux? Les femmes ont maintenant accès plus facilement aux sphères masculines, mais le contraire n'est pas encore toujours possible. L'homme est encore malvenu. Avoir une vie féminine pour lui, c'est mal vu. Les hommes ne sont jamais à cheval sur les deux univers, alors que ce n'est plus le cas pour bien des femmes. Quand on regarde l'évolution de la qualification féminine, par exemple en France, l'augmentation de femmes-cadres est presque de 14 pour cent par an. Ce n'est pas rien. D'accord c'est une minorité peut-être, mais ça bouge considérablement.

Comment L'amour en plus est-il reçu par les hommes?

Dans les groupes d'hommes ça va, mais chez les autres, rien. Les philosophes ça va parce qu'ils sont libéraux... Mais ce livre demeure encore une lecture de femmes. Je serais heureuse qu'il y ait une histoire de la paternité et de la maternité dans tous les pays.

Il y a un homme qui chez nous est très contesté, c'est Edward Shorter (*Naissance de la famille*, éd. du Seuil). Il est à Toronto. En France on le conteste énormément. D'une part parce que c'est un homme, et ensuite il est étranger. Ce n'est pas nul comme effet ici. On nous met tous les deux dans le même bain, mais parce qu'il est un homme et qu'il a écrit que les mères françaises n'aiment pas leurs enfants, alors c'est le déchaînement.

Il y a une résistance agressive dans bien des milieux. J'ai toujours dit que si un homme avait écrit mon livre, on l'aurait passé au hachoir.

C'est la culpabilité qui changera les hommes je crois. Les femmes font aux hommes ce qu'ils leur ont fait au XVIII^e: elles font changer la culpabilité de camp. Maintenant les femmes disent aux hommes «ce n'est pas juste, on est co-responsable, ce n'est pas normal que la situation ne change pas».

Les hommes plus sensibles ont réagi les premiers. Ce n'est pas un hasard. Il reste tout de même que les hommes finiront par trouver du plaisir à avoir des contacts (physiques et autres) avec les enfants. Ça leur était interdit. L'aspect critique du départ n'a pu être positif ou fécond que parce que les hommes en ont tiré du plaisir. Pas tous, pas plus que les femmes...

Je pense que ce n'est pas l'homme qui changera le père. C'est le père qui va changer l'homme ou la virilité ●

Propos recueillis par Marc Chabot